

Antonio Skármeta
Ne mourez pas, poète!

Roland Bourneuf

Number 29, October–November 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20865ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourneuf, R. (1987). Antonio Skármeta : ne mourez pas, poète! *Nuit blanche*, (29), 62–63.

Antonio Skármeta

Ne mourez pas, poète!

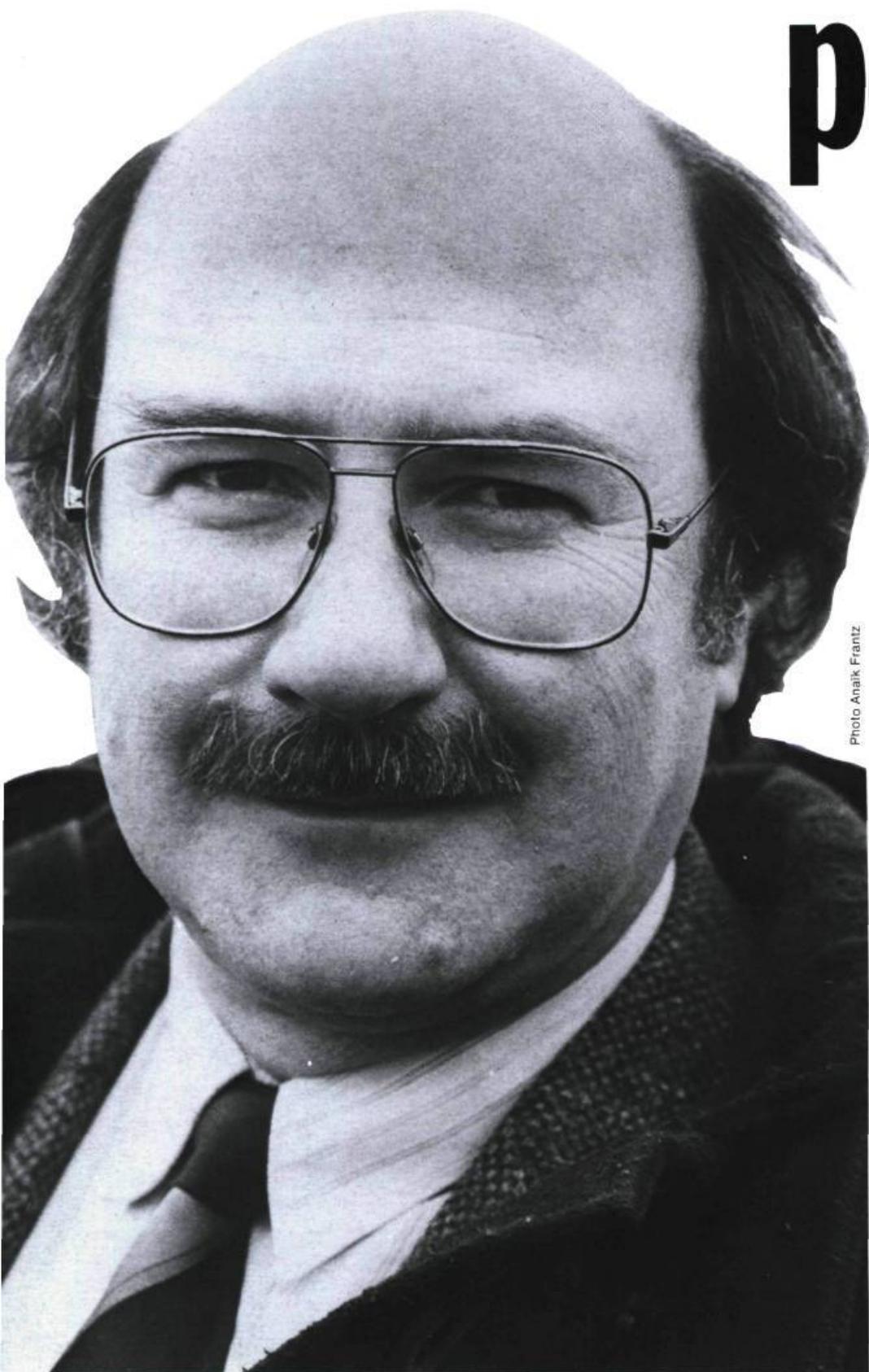


Photo Anaik Frantz

*De Pablo Neruda, lauréat du prix Nobel de littérature (1971), le Chilien Antonio Skármeta a fait l'un des protagonistes de son roman *Une ardente patience*. Roland Bourneuf l'a lu.*

Modestement, le narrateur d'*Une ardente patience* s'identifie comme un journaliste chilien qu'une incorrigible paresse fait ronger son frein dans de vagues écritures à tendance culturelle («J'assistais à l'agonie de mes illusions d'écrivain»), quand sa revue lui confie un reportage: il s'agit, rien de moins, d'aller interviewer le barde national, le monument vivant, Pablo Neruda lui-même dans sa retraite de l'île Noire. Plutôt que le croustillant papier requis sur les amours du poète, il en sortira bien autre chose: ce roman. Préambule à prendre au pied de la lettre? Que Skármeta fasse de l'autoportrait, fût-il ironique, ou de l'autobiographie, fût-elle au second degré, importe peu. Et d'ailleurs, allez donc savoir! Qu'est-ce que la vérité pour ces conteurs d'Amérique latine sinon l'art de mener le lecteur en bateau?

Ces personnages donc, acceptons-le comme allant de soi, ont été «rencontrés» dans l'île. Le jeune Mario Jimenez, éccœuré des levers matinaux pour aller à la pêche, se fait facteur, préposé à un seul client, à la fois effacé et encombrant: sur la table de l'illustre insulaire qui a célébré la planète, le monde entier déverse ses missives. Mario est au comble du bonheur: il peut voir quotidiennement le grand homme, lui parler, devenir son familier. Et puis, il y a aussi la jeune Beatriz Gonzalez dont les seins pointus et la mini-jupe font chavirer le pauvre garçon. Mais à

distance, car Rosa — Mme Gonzalez mère — veille, redoutablement équipée d'une impassibilité ravageuse et de proverbes pour toutes les circonstances. Afin de conquérir l'adorée, Mario Jimenez met à contribution le poète lui-même dans ses œuvres et sa personne. Et c'est ainsi qu'il parvient à ses fins. Ingénieux, d'une verve savoureuse, parfois hilarant, se dit d'abord le lecteur s'il cède de bon cœur à son plaisir, et comment résisterait-il? Mais voilà... Nous sommes au Chili en 1969 et les entreprises érotico-poétiques de Mario Jimenez s'achèvent en 1973. Le rire, comme l'histoire, se casse net.

Dans sa brièveté presque insolite parmi les foisonnements latino-américains, à travers le nombre réduit de personnages, l'apparente simplicité de construction linéaire focalisée sur le facteur amoureux, en ce lieu unique de l'île Noire, il s'agit en fait d'un récit à plusieurs couches. Une fois encore, l'histoire du passage de l'adolescence à l'âge d'homme par des initiations successives. Le travail, si dérisoire semble-t-il, investit Mario Jimenez d'une responsabilité capitale, dont il fait une mission; il lui permet la rencontre de la grande figure protectrice et quasi magique de Neruda. À travers celle-ci prennent corps les mystères de la politique, l'image des nations lointaines, les éléments naturels, le vent, les rochers, l'océan résonnent d'une autre façon. Dans un vertige violent s'ouvrent conjointement pour Mario Jimenez la poésie et l'amour. Puis il va connaître le mariage, la paternité, l'espoir de gagner un concours littéraire. L'humour d'abord retenu se débride pour décrire la fête en l'honneur de Neruda, pour célébrer les orgasmes de Beatriz ou les exploits acrobatiques de Jimenez junior. Nous sommes dans les parages

Ma maison me manque désespérément, il me la faut, même si ce n'est que son fantôme. Je ne peux vivre sans la mer. Envoie-moi les sons de ma maison. Il n'est rien qui sonne mieux que ce mot espagnol *camapana*, lorsqu'on l'accroche à un carillon face à la mer. Si tu entends le silence des étoiles sidérales, enregistre-le. Paris est beau, mais c'est un vêtement trop grand pour moi.



de Garcia Marquez, voire de ceux du Vargas Llosa de *Pantaleon*, l'énorme canular, mais le récit ne cède pas à ces démesures. Il avance par courtes scènes nettement découpées dont les chutes ont souvent pour effet, — par Mme Gonzalez mère interposée —, de ramener les deux jouvenceaux et le grand poète lui-même à une plate réalité. On pense parfois à du théâtre ou, mieux, du cinéma: ce n'est point un hasard si Skármeta a écrit des scénarios et réalisé la propre adaptation filmique de son roman. Il réussit là un assez rare mélange d'allégresse incisive dans la narration et de liberté langagière.

Mais Neruda constitue le pôle d'attraction intérieur et en définitive, la raison d'être de ce récit. Gloire populaire et mondiale qui n'a peut-être d'équivalent que celle de Hugo, il rassemble en lui tous les prestiges: grand amoureux, grand voyageur, habité par le verbe inépuisable, orateur qui emporte, courtois par le monde entier et proche de son peuple, promeneur des plages désertes et chantre des Amériques. En lui comme en tant de ses collègues latino-américains se conjuguent dans un climat d'épopée à haute tension littérature et politique. On le propose pour le Nobel, on le pousse à la présidence. Le prix lui est décerné, il se désiste en faveur d'Allende avant d'accepter un poste diplomatique à Paris. Mais admirer n'empêche pas de sourire: ici nul esprit hagiographique. Quand une question de Mario Jimenez le laisse interloqué, l'auteur du *Chant général* remonte ses pantalons sur sa bedaine et demande, histoire de réfléchir, à aller se préparer une omelette aux aspirines (sic). Dans sa retraite de l'île il s'isole mais il fait de Mario Jimenez un confident, voire un complice jusqu'à ses derniers jours. Ainsi le jeune homme est introduit à l'art des mots: il découvre les *métaphores* mais se désespère de ne pouvoir en inventer à volonté. Il puise

donc d'abondance dans celles de son modèle, devenant la marionnette du ventriloque. Beatriz est éblouie mais la redoutable Mme Rosa déclare scandaleux que le godelureau use sur sa fille d'un procédé aussi insultant que des métaphores: «Je préfère mille fois qu'un ivrogne te mette la main au cul dans un bar plutôt qu'on vienne te raconter que ton sourire vole plus haut qu'un papillon!» Le roman de Skármeta prend donc son allure et son ton par deux mouvements complémentaires: il célèbre la poésie et en fait la critique. L'inflation verbale, rappelle-t-il, menace le lyrisme; entre éloquence et grandiloquence, un équilibre sur un fil ténu que les meilleurs, fussent-ils Whitman, Saint-John Perse ou Neruda lui-même dans ses envolées patriotiques, ont de la peine à tenir. «Derrière les mots, dit-on encore l'impitoyable Rosa, il n'y a rien. Ce sont des feux de Bengale qui s'évanouissent dans l'air.»

Les mots pourtant, aident à vivre, nécessaires comme ceux qui les préfèrent, eux-mêmes derniers recours dans les temps d'épreuve pour espérer encore, croire et aimer. Et ces temps de noirceur, les voici bientôt venir. Ça et là des grèves, des rumeurs qui parviennent dans l'île perdue. Neruda a rappelé aux foules la parole de Rimbaud: «À l'au-

«Je suis une fraction de l'essentielle majorité, je suis une feuille de plus du grand arbre humain.» — Pablo Neruda

rore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes». Mais c'est une autre aurore qui survient. En une scène digne de Shakespeare, — la référence y figure —, au même moment, on assassine Allende. Les militaires encerclent la maison de l'île Noire. Brusquement un récit factuel, cursif, poignant pour cela même: «De San Cristobal au cimetière, le cortège grossit. En passant à la hauteur des fleuristes de Mapocho, on cria, avec le nom du poète mort, celui d'Allende. L'armée, baïonnettes pointées, entoura le cortège.»

Le lendemain, deux hommes se présentent chez Mario Jimenez, l'invitant à les suivre pour lui poser quelques questions. Il n'aura pas gagné le prix de poésie pour lequel il concourait, il sera allé grossir les rangs des *desaparecidos* de la nuit. ■

Roland Bourneuf

Antonio Skármeta. *Une ardente patience*. Seuil, 1987; 18,95\$